

# **Théâtre Ouvert**

**du 15 novembre au 22 décembre 2004**

mardi à 19h, du mercredi au vendredi (et les lundis 13 et 20 décembre) à 20h30,  
samedi à 16h et 20h30, relâche exceptionnelle mercredi 15 décembre.

## ***Kaddish pour l'enfant qui ne naîtra pas*** **Imre Kertész**

théâtre-récit par **Jean-Quentin Châtelain**

---

**Joël Jouanneau**

Texte traduit du hongrois par **Natalia Zaremba-Huzsvai** et **Charles Zaremba**  
Ed. Actes Sud

Avec la collaboration artistique de

**Jacques Gabel**  
**Juliette Heymann**  
**Jean Launay**  
**Franck Thévenon**

Coproduction :  
**L'Eldorado, Théâtre Vidy-Lausanne** et **Théâtre Ouvert**  
*Kaddish pour l'enfant qui ne naîtra pas*

*Kaddish pour l'enfant qui ne naîtra pas* est de ces textes dont la force se révèle autant dans les questions existentielles qu'il pose que dans sa langue et sa structure extrêmement maîtrisées. Dans ce texte, un homme, juif, ancien déporté, relate certaines discussions avec un philosophe et avec sa propre femme, notamment sur le choix de donner ou non la vie à un enfant. De digressions en digressions, il aborde différents thèmes dont la judéité, le bien et le mal, l'arbitraire, l'altérité, l'écriture.

« oui : - aurais-tu été une petite fille aux yeux sombres ? le nez couvert de pâles taches de rousseur ? ou bien un garçon têtu ? avec des yeux joyeux et durs comme des cailloux gris-bleu ? - oui, »

*Kaddish pour l'enfant qui ne naîtra pas* (extrait)

**Imre Kertész**, juif hongrois né en 1929. Déporté à l'âge de 15 ans à Auschwitz puis à Buchenwald, il en est libéré en 1945.

Imre Kertész est l'auteur d'une dizaine de livres, dont certains sont traduits en français et parus aux éditions Actes Sud : *Kaddish pour l'enfant qui ne naîtra pas* (1995), *Etre sans destin* (1997), *Un Autre* (1999), *Le Refus* (2001), *Le Chercheur de traces* (2003), *Liquidation* (2004).

En 2002, il reçoit une double consécration : le prix Hans Sahl, du cercle des auteurs allemands et le prix Nobel de littérature attribué pour la première fois à un auteur hongrois.

**Joël Jouanneau**, après la reprise des *Amantes*, d'Elfriede Jelinek la saison dernière, revient à Théâtre Ouvert avec la mise en scène de ce nouveau *théâtre-récit*. Auteur lui-même, Joël Jouanneau avait déjà travaillé avec Jean Launay pour l'adaptation scénique des *Enfants Tanner* et de *L'Institut Benjamenta*, de Robert Walser en 1990 et 1993. Metteur en scène, il s'intéresse particulièrement aux auteurs contemporains. Il présente à Théâtre Ouvert périodiquement des Mises en voix, Mises en espace, Chantiers et Spectacles.

Joël Jouanneau et Jean Launay présenteront lundi 6 décembre à 19h un montage de textes d'Imre Kertész : *Kertész et l'Autre*.

**Jean-Quentin Châtelain**, comédien issu du Conservatoire d'Art Dramatique de Genève et du Théâtre National de Strasbourg, a joué notamment sous la direction de Adel Hakim, Jacques Lassalle, Jorge Lavelli, Jean-Michel Meyer, Valère Novarina, Claude Régy, Stuart Seide. Après *La Dédicace*, *Le Bourrichon* (créé en 1989 à Théâtre Ouvert), *La Tragédie de Coriolan* et *L'Idiot*, c'est la cinquième fois que Jean-Quentin Châtelain et Joël Jouanneau travaillent ensemble.

## Entretien de Joël Jouanneau avec Lucien Attoun (extraits)

**Lucien Attoun :** Je ne suis pas surpris que tu te sois intéressé profondément à *Kaddish pour l'enfant qui ne naîtra pas*, d'Imre Kertész<sup>1</sup>. Je pense à ta première pièce, *Nuit d'orage sur Gaza*<sup>2</sup>. Dans *Kaddish*, que tu mets en scène, il me semble que tu retrouves des préoccupations qui te sont propres et qui dépassent largement le sujet du juif revenu d'Auschwitz.

**Joël Jouanneau :** Il est vrai que ma première pièce pose une question essentielle dans ma vie : le choix que j'ai fait un jour de ne pas avoir d'enfant. Cette décision, difficile à prendre en accord avec la femme avec qui on vit - et avec laquelle je vis toujours - me conduit aujourd'hui à *Kaddish pour l'enfant qui ne naîtra pas*. C'était une décision qui suivait chez moi beaucoup de questions existentielles, politiques, concernant mon rapport au monde, à la violence, la peur que j'avais, que j'aurai toujours, de transmettre ma vision du monde et mes angoisses à un autre être que j'aurai aidé à venir au monde. *Kaddish* est donc pour moi une affaire très intime par rapport à ma biographie. C'est aussi, posée là avec une singularité, une complexité inouïes, la question de la judéité qui a toujours été fondamentale pour moi, qui ne devrait pas me concerner directement, puisque je ne suis pas juif, mais qui me touche dans le plus fort, dans l'absolu de mon intimité. La lecture de *Kaddish* fut pour moi un pas très important. Un pas dans mon propre labyrinthe. Il arrive, rarement mais cela arrive, que les textes des autres m'éclairent plus sur moi que mes propres textes. Cela m'était arrivé également avec Dostoïevski.

Une des raisons qui m'ont poussé à vouloir monter *Kaddish* est le désir de travailler seul à seul avec Jean-Quentin Châtelain. Nous avons collaboré sur un certain nombre de spectacles depuis 1984 : *La Dédicace*, de Botho Strauss, *Coriolan*, de Shakespeare, *L'Idiot*, d'après Dostoïevski et ma pièce *Le Bourrichon*. Nous avons envie de nous retrouver, et pour aller au bout d'une rencontre avec un acteur, je crois qu'il faut travailler avec lui seul sur le plateau, ce que je fais très rarement. J'ai eu la chance de le faire avec David Warrillow, avec Mireille Mossé, et ce sont toujours des rencontres très fortes, non seulement artistiques mais humaines. Pour moi, travailler avec Jean-Quentin, c'est bien plus important que de le « mettre en scène ». C'est une rencontre, à deux, autour d'un texte qui, le temps de le travailler, de le porter au public, est comme un objet sacré. C'est lui qui va nous nourrir, nous transformer.

**Lucien Attoun :** Tu as fait un travail sur ce texte avec Jean Launay, et il est important de mentionner cette collaboration d'un germaniste, homme de théâtre et philosophe.

**Joël Jouanneau :** De plus, avant tout, un ami. Avec qui j'avais adapté Walser. Qui m'a démontré l'oralité du texte de Kertész en le lisant plus de trois heures à voix haute. Et qui en a établi le premier « découpage ».

(...) Ce qui est passionnant, et douloureux, c'est qu'*Etre sans destin*<sup>3</sup>, qui fait le compte-rendu de son expérience du camp, Kertész l'écrit sous forme de récit et ne l'appelle pas

---

<sup>1</sup> *Kaddish pour l'enfant qui ne naîtra pas*, Imre Kertész, Ed. Actes Sud Babel, 1995

<sup>2</sup> *Nuit d'orage sur Gaza*, Joël Jouanneau, Ed. Actes Sud - Papiers, 1987

<sup>3</sup> *Etre sans destin*, Imre Kertész, Ed. Actes Sud, 1997

roman. Quand il présente ce texte aux autorités hongroises (alors communistes) pour publication, la vision qu'il donne des camps n'étant pas conforme à ce que l'on attend de quelqu'un qui a vécu cette expérience, on ne l'accepte pas et on lui dit : « c'est un travail de romancier », ce qui a dû être complètement ahurissant à entendre pour lui. Il explique dans un autre livre, *Le refus*, que ce sont eux qui lui ont donné l'idée qu'il était un romancier. Son récit, *Etre sans destin*, a alors été bloqué. Comme s'il pouvait y avoir une idée religieuse des camps. Une seule. Ou une unique pensée possible, celle de Primo Levi. Celle-ci est exceptionnelle, mais celle de Kertész, sans lui être opposée, est différente.

**Lucien Attoun** : Primo Levi et Imre Kertész étaient tous les deux des juifs qui ne savaient pas qu'ils l'étaient. Tous les deux croyaient à leur nationalité et à leur culture : Primo Levi a fait de la résistance et n'a pas compris pourquoi il était arrêté, il disait : « je suis italien, je ne suis pas juif ». L'un et l'autre, quand ils sont revenus des camps, se sont découverts malgré eux romanciers – Primo Levi était chimiste. Le mot clef des interrogations de Primo Levi et des écrivains qui sont revenus des camps, comme Elie Wiesel, Armand Gatti, Imre Kertész, c'est le mot « lager », le camp. Cela a été le labyrinthe dont il fallait sortir. J'ai toujours été frappé par cette phrase que m'a rapportée Gatti un jour : Gatti est à New York, il reçoit un coup de fil d'Elie Wiesel qui lui dit : « Primo a quitté le camp », c'est-à-dire « Primo est mort. »

Les parcours sont différents. Mais on est en présence de gens qui ont souffert, qui ont transcendé leur souffrance, l'ont sublimée et en ont fait une œuvre artistique.

**Joël Jouanneau** : Je suis surpris par la capacité qu'a Kertész dans chacun de ses textes - et en particulier dans son dernier livre *Liquidation*<sup>4</sup> - de faire de l'autofiction à partir de sa biographie, sur ce territoire si singulier et extrême du camp d'extermination.

**Lucien Attoun** : Ce qui est rare aussi, et qui me semble commun à Kertész et Levi, bien que ce soient deux écrivains totalement opposés sur le plan de la création, c'est cette auto-défense qui vient de l'humour. Dans l'article écrit par Florence Noiville dans *Le Monde* du 30 avril dernier, à propos, justement, de *Liquidation*, Kertész raconte qu'il a appris à la radio qu'il allait sans doute avoir le Prix Nobel 2002 et qu'il a appelé cela la « catastrophe du bonheur » !

(...)

Transcription : Valérie Valade

Retrouvez cet entretien en intégralité dans le *Journal de Théâtre Ouvert* n°11  
en vente à la librairie du théâtre (2€) et sur abonnement

<sup>4</sup> *Liquidation*, Imre Kertész, Ed. Actes Sud, 2004

## Extrait du discours d'Imre Kertész prononcé lors de la remise du prix Nobel le 10 décembre 2002 à Stockholm

Avant toute chose, je dois vous faire un aveu, un aveu peut-être étrange mais sincère. Depuis que je suis monté dans l'avion pour venir ici, à Stockholm, recevoir le prix Nobel qui m'a été décerné cette année, je sens dans mon dos le regard scrutateur d'un observateur impassible ; et en cet instant solennel qui me place au centre de l'attention générale, je m'identifie plutôt à ce témoin imperturbable qu'à l'écrivain soudain révélé au monde entier. Et j'espère seulement que le discours que je vais prononcer pour cette occasion m'aidera à mettre fin à cette dualité, à réunir ces deux personnes qui vivent en moi. Pour l'instant, moi-même, je ne comprends pas assez clairement l'aporie que je sens entre cette haute distinction et mon œuvre, ou plutôt ma vie. J'ai peut-être vécu trop longtemps dans des dictatures, dans un environnement intellectuel hostile et désespérément étranger, pour pouvoir prendre conscience de mon éventuelle valeur littéraire : la question ne valait tout simplement pas la peine d'être posée. De surcroît, on me faisait comprendre de toutes parts que le « sujet » qui occupait mes pensées, qui m'habitait, était dépassé et inintéressant. Voilà pourquoi j'ai toujours considéré l'écriture comme une affaire strictement privée, ce qui rejoignait d'ailleurs mes plus intimes convictions. (...)

Un écrivain n'a pas de grands besoins, un crayon et du papier suffisent à l'exercice de son art. Le dégoût et la dépression avec lesquels je me réveillais chaque matin m'introduisaient vite dans le monde que je voulais décrire. Je me suis rendu compte que je décrivais un homme broyé par la logique d'un totalitarisme en vivant moi-même dans un autre totalitarisme, et cela a sans doute fait de la langue de mon roman un moyen de communication suggestif. Si j'évalue en toute sincérité ma situation à cette époque-là, je ne sais pas si en Occident, dans une société libre, j'aurais été capable d'écrire le même roman que celui qui est connu aujourd'hui sous le titre d'*Etre sans destin* et qui a obtenu la plus haute distinction de l'Académie Suédoise. Non, car j'aurais certainement eu d'autres préoccupations. Je n'aurais certes pas renoncé à chercher la vérité, mais c'eût été une autre vérité. Dans le marché libre des livres et des esprits, je me serais peut-être efforcé de trouver une forme romanesque plus brillante : j'aurais pu, par exemple, fragmenter la narration pour ne raconter que les moments frappants. Sauf que dans les camps de concentration, mon héros ne vit pas son propre temps, puisqu'il est dépossédé de son temps, de sa langue, de sa personnalité. Il n'a pas de mémoire, il est dans l'instant. Si bien que le pauvre doit dépérir dans le piège morne de la linéarité et ne peut se libérer des détails pénibles. Au lieu d'une succession spectaculaire de grands moments tragiques, il doit vivre le tout, ce qui est pesant et offre peu de variété, comme la vie. (...)

J'ai vite compris que les questions de savoir pour qui et pour quoi j'écrivais ne m'intéressaient pas. Une seule question me travaillait : qu'avais-je encore en commun avec la littérature ? Car il était clair qu'une ligne infranchissable me séparait de la littérature et de ses idéaux, de son esprit, et cette ligne – comme tant d'autres choses – s'appelle Auschwitz. Quand on écrit sur Auschwitz, il faut savoir que, du moins dans un certain sens, Auschwitz a mis la littérature en suspens. A propos d'Auschwitz, on ne peut écrire qu'un roman noir ou, sauf votre respect, un roman-feuilleton dont l'action commence à Auschwitz et dure jusqu'à nos jours. Je veux dire par là qu'il ne s'est rien

passé depuis Auschwitz qui ait annulé Auschwitz, qui ait réfuté Auschwitz. Dans mes écrits, l'Holocauste n'a jamais pu apparaître au passé. On dit à mon propos – pour m'en féliciter ou pour me le reprocher – que je suis l'écrivain d'un seul thème, l'Holocauste. Je ne trouve rien à y redire, pourquoi n'accepterais-je pas, avec quelques réserves, la place qui m'a été attribuée sur l'étagère idoine des bibliothèques ? En effet, quel écrivain aujourd'hui n'est pas un écrivain de l'Holocauste ? Je veux dire qu'il n'est pas nécessaire de choisir expressément l'Holocauste comme sujet pour remarquer la dissonance qui règne depuis des décennies dans l'art contemporain en Europe. De plus : il n'y a, à ma connaissance, pas d'art valable ou authentique où on ne sente pas la cassure qu'on éprouve en regardant le monde après une nuit de cauchemars, brisé et perplexe. Je n'ai jamais eu la tentation de considérer les questions relatives à l'Holocauste comme un conflit inextricable entre les Allemands et les Juifs ; je n'ai jamais cru que c'était l'un des chapitres du martyre juif qui succède logiquement aux épreuves précédentes ; je n'y ai jamais vu un déraillement soudain de l'histoire, un pogrome d'une ampleur plus importante que les autres ou encore les conditions de la fondation d'un Etat juif. Dans l'Holocauste, j'ai découvert la condition humaine, le terminus d'une grande aventure où les Européens sont arrivés au bout de deux mille ans de culture et de morale.

A présent il faut réfléchir au moyen d'aller plus loin. Le problème d'Auschwitz n'est pas de savoir s'il faut tirer un trait dessus ou non, si nous devons en garder la mémoire ou plutôt le jeter dans le tiroir approprié de l'histoire, s'il faut ériger des monuments aux millions de victimes et quel doit être ce monument. Le véritable problème d'Auschwitz est qu'il a eu lieu, et avec la meilleure ou la plus méchante volonté du monde, nous ne pouvons rien y changer. (...)

Pendant que je préparais ce discours, il m'est arrivé une chose très étrange qui, en un certain sens, m'a rendu ma sérénité. Un jour, j'ai reçu par la poste une grande enveloppe en papier kraft. Elle m'avait été envoyée par le directeur du mémorial de Buchenwald, M. Volkhard Knigge. Il avait joint à ses cordiales félicitations une autre enveloppe, plus petite, dont il précisait le contenu, pour le cas où je n'aurais pas la force de l'affronter. A l'intérieur, il y avait une copie du registre journalier des détenus du 18 février 1945. Dans la colonne « Abgänge », c'est-à-dire « pertes », j'ai appris la mort du détenu numéro soixante-quatre mille neuf cent vingt et un, Imre Kertész, né en 1927, juif, ouvrier. Les deux données fausses, à savoir ma date de naissance et ma profession, s'expliquent par le fait que lors de leur enregistrement par l'administration du camp de concentration de Buchenwald, je m'étais vieilli de deux ans pour ne pas être mis parmi les enfants et avais prétendu être ouvrier plutôt que lycéen pour paraître plus utile.

Je suis donc mort une fois pour pouvoir continuer à vivre – et c'est peut-être là ma véritable histoire. Puisque c'est ainsi, je dédie mon œuvre née de la mort de cet enfant aux millions de morts et à tous ceux qui se souviennent encore de ces morts. Mais comme en définitive il s'agit de littérature, d'une littérature qui est aussi, selon l'argumentation de votre Académie, un acte de témoignage, peut-être sera-t-elle utile à l'avenir, et si j'écoutais mon cœur, je dirais même plus : elle servira l'avenir. Car j'ai l'impression qu'en pensant à l'effet traumatisant d'Auschwitz, je touche les questions fondamentales de la vitalité et de la créativité humaines ; et en pensant ainsi à Auschwitz, d'une manière peut-être paradoxale, je pense plutôt à l'avenir qu'au passé.

**Imre Kertész**

*Traduction* : Natalia Zaremba-Huzsvai et Charles Zaremba

## **Autour du spectacle :**

### **Rencontres avec l'équipe artistique :**

mardi **23 novembre** (à l'issue de la représentation de 19h)

samedi **4 décembre** (à l'issue de la représentation de 16h)

\*\*

### **HORS LES MURS**

***Carte Blanche à Joël Jouanneau – Terrains d'enfance***  
**au cinéma MK2 Hautefeuille** 7, rue Hautefeuille, Paris 6<sup>e</sup>

du **17 au 25 novembre** :

*Allemagne année zéro*, de **Roberto Rossellini**

*Allemagne neuf zéro*, de **Jean-Luc Godard**

*Bouge pas, meurs, ressuscite*, de **Vitali Kanevski**,

*L'Enfance d'Ivan*, d'**Andreï Tarkovski**

*Une vie indépendante*, de **Vitali Kanevski**,

**lundi 22 novembre à 20h30**

*Bouge pas, meurs, ressuscite*, de **Vitali Kanevski**,  
projection suivie d'une rencontre avec **Joël Jouanneau**

Renseignements : [www.mk2.com](http://www.mk2.com)

\*\*

**lundi 29 novembre à 19h**

**Carte Blanche à Jean-Quentin Châtelain** qui lit

*Léonore, toujours*, de **Christine Angot** (Ed. Fayard)

Entrée libre sur réservation

\*\*

**lundi 6 décembre à 19h**

***Kertész et l'Autre***

montage de textes d' **Imre Kertész**  
présenté par **Joël Jouanneau** et **Jean Launay**

Entrée libre sur réservation

## Prochains rendez-vous

**Mercredi 5 janvier 2005 à 20h30**

**Soirée Elfriede Jelinek**

Quelques jours avant le début de la tournée 2005 du spectacle de Joël Jouanneau que vous avez pu découvrir à Théâtre Ouvert en 2003 : *Les Amantes*, d'après Elfriede Jelinek (Prix Nobel 2004), le metteur en scène et ses comédiens présenteront la **projection du film *Les Amantes***, coréalisé par Isabelle Marina et Joël Jouanneau, film coproduit par Arte France, L'Eldorado et la Compagnie des Indes et diffusé prochainement par Arte. Cette projection sera précédée d'une lecture du discours écrit par Elfriede Jelinek pour la remise du Prix Nobel qui vient de lui être décerné. En présence de son traducteur Louis-Charles Sirjacq.

**Samedi 22 janvier 2005 à 15h**

**Journée pédagogique**

*En relisant Tchekhov : Jean-Claude Grumberg*

En présence de **Maurice Bénichou**

Pour approcher Tchekhov, au programme des classes d'enseignement artistique, nous avons invité Jean-Claude Grumberg, auteur d'une vingtaine de pièces, dont son immense succès *L'Atelier*. Créer une passerelle entre l'un des plus grands auteurs du théâtre moderne et l'un des auteurs contemporains les plus reconnus, c'est l'idée maîtresse de cette journée pédagogique à Théâtre Ouvert.

*Je n'aurais sans doute jamais écrit sans Tchekhov, dont j'ai adapté une nouvelle Le Duel, et une pièce Les trois sœurs. Je considère que l'ensemble des nouvelles et des pièces de Tchekhov forment le meilleur apprentissage à l'humanité, à la découverte de sa propre humanité. Tchekhov fait comprendre en même temps la mesquinerie des hommes et leur grandeur.*

**JC Grumberg**

- pour la journée pédagogique, réservations au 01 42 55 74 40 -

**Du 17 janvier au 4 février**

**Sorties publiques du 31 janvier au 4 février**

**Chantier n°16 : H.H. animé par Jean-Claude Grumberg**

avec Salima Boutebal, Jean-Paul Farré, Olga Grumberg, Joseph Menant, Hugues Quester

Réunion du conseil municipal d'une petite ville de Bavière...

\*\*\*

**Réservations au 01 42 62 59 49**

**Théâtre Ouvert**

**Centre Dramatique National de Création subventionné par le ministère de la Culture et de la Communication et la Ville de Paris**

4 bis cité Véron 75018 Paris, M° Blanche

Adm : 01 42 55 74 40 / Fax : 01 42 52 67 76 / Loc : 01 42 62 59 49

[www.theatre-ouvert.net](http://www.theatre-ouvert.net) [theatreouvert@wanadoo.fr](mailto:theatreouvert@wanadoo.fr)